

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 89

Artikel: Avant le christianisme
Autor: Martin, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249017>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

a
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

a
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Avant le christianisme

(Suite)

En certains temples la prostitution était érigée à la dignité d'une pratique religieuse. C'est dans ce but infâme que se trouvaient en permanence à Corinthe plus de mille jeunes filles renfermées au temple de Vénus. Ces pratiques où la volupté vient s'introduire au nom de la religion, d'origine européenne les unes, et importées les autres d'Asie, demeurent néanmoins à grande distance des cultes asiatiques et africains. Ceux-ci ne respirent d'ordinaire que les derniers raffinements de la cruauté et de l'impuiscit. Bien que notre dessein soit de n'entrer dans aucun détail à ce sujet, on peut dire toutefois que les sacrifices humains, des enfants notamment, y étaient très fréquents. Mais ce serait une erreur de croire que ce sanguinaire usage n'eût existé en Occident que chez les Gaulois. A Athènes même, le berceau de la civilisation païenne et où les mœurs étaient réputées les plus douces, on exécutait chaque année une victime humaine. En outre chaque année à la fête des Thargelies célébrées en mémoire de la naissance d'Apollon, on conduisait en grande pompe en dehors de la ville, deux personnes qu'on avait chargées de colliers de figues. Là pour se donner elles-mêmes la mort, elles devaient se précipiter du haut d'un rocher. Dans cette même ville étaient perpétuellement entretenus aux frais de l'Etat, des hommes impropre au travail et réputés de nulle valeur. Ils étaient réservés à des sacrifices d'expiation pour le jour où surviendrait un grand malheur ou

qu'éclaterait quelque fléau public. Des témoignages irrécusables nous montrent que les Grecs avant d'engager le combat, se croyaient obligés parfois pour se rendre les dieux propices, au sacrifice d'un homme ou d'une jeune fille. Dans l'île de Rhodes, dans l'île de Chios et ailleurs, les sacrifices humains n'étaient pas rares. Les Lacédémoniens avaient aussi primitivement immolé des hommes à leurs dieux. L'offrande de sang humain les remplaça plus tard. De cruelles flagellations étaient à cet effet infligées à des adolescents et aussi à des femmes.

Que de détails sur l'ensemble des usages et des mœurs des anciens de nature telle qu'ils ne peuvent aucunement figurer ici. Cependant pour donner idée à quel point la pudeur chez eux avait fait naufrage, ne peut-on pas signaler l'habitude qui régnait parmi les riches, les raffinés et les gens à la mode de se vêtir de robes transparentes de soie ou de quelque autre précieuse étoffe. Nous voyons plus d'une fois Juvénal stigmatiser des ses vers énergiques cet indécent usage. Que dire également de ces bains publics dont chaque ville de l'empire romain était dotée aussi bien que d'amphithéâtres. C'est là que sous prétexte d'hygiène et de propreté, chacun allait s'exhiber à tous les regards dans la plus complète nudité. Le désœurement, la satuité et la mollesse y conduisaient jusqu'à trois fois par jour. Et là un grand nombre, le corps couvert d'huile et parfumé d'essences, s'exposait voluptueusement au soleil des heures entières. — Mais combien ces usages qui blessent si vivement notre sens chrétien, pâlissoient néanmoins à côté d'autres maux qui décorraient la société d'alors et que nul inconvenient ne nous interdit ici d'indiquer. L'une des joies qui passionnaient et enivraient le peuple romain

à l'égal d'une véritable frénésie, c'était de pouvoir rassasier son regard du doux spectacle d'hommes aux prises avec des bêtes féroces ou s'entretenant entr'eux à coups d'épée. C'était pour jouir de ce délicieux passe-temps qu'à Rome, l'empereur en tête, venaient s'entasser des milliers de citoyens de toute classe, dans d'immenses amphithéâtres uniquement construits dans ce but. Point d'anciennes villes romaines où l'on ne retrouve aujourd'hui quelques débris de ces établissements qu'avait rendu nécessaires et universalisé dans toutes les cités de l'empire, le noble besoin de voir couler à flots le sang humain.

Certains de ces amphithéâtres vraiment grandioses pouvaient contenir jusqu'à 150.000 spectateurs assis. — Parmi les proconsuls envoyés dans le gouvernement des provinces lointaines de l'empire, régnait une véritable émulation à qui enverrait à Rome, le plus de bêtes féroces, tigres, panthères, léopards, lions pour dévorer des hommes et s'abreuver de leur sang. C'était pour ces fonctionnaires de l'Etat, le moyen le plus propre de capter les suffrages du peuple et de monter aux plus hautes charges publiques. Il y eut des proconsuls qui envoyèrent jusqu'à six cents lions à crinières. Ces terribles duels de bêtes féroces et d'hommes dépourvus de toute arme, inondant la terre de ruisseaux de sang humain, ne duraient pas moins parfois de cinq à six jours consécutifs. « Détentes, tables, jeux, dit un Père de l'Eglise, où les spectateurs n'ont d'intérêt que pour les bêtes féroces ; plus mécontents qu'elles, quand la proie humaine s'échappe et fuit, heureux au contraire et battant des mains quand l'homme est saisi, quand ils entendent son dernier gémissement »

Elle faisait déjà preuve de cette force d'âme enjouée, de cette patience résignée qu'elle dut déployer plus tard dans de dramatiques circonstances, comme tant d'autres belles et charmantes femmes appartenant à la plus haute noblesse de France. Dépouillées de leur fortune, poursuivies, traquées par les villes et les bois, elles surent montrer cet hérosisme journalier, plus difficile peut-être à soutenir qu'un grand élan de courage pour accomplir une action d'éclat.

Mais il restait une épreuve à subir, plus difficile que les autres pour la délicate jeune femme. Il fallut bien faire connaissance avec les six belles vaches laitières, la principale richesse de la pauvre métairie.

— Sais-tu traire les vaches, ma fille ? dit la bonne vieille en s'efforçant pour oublier son respect de traiter la « Victorine » ainsi qu'il était couvenu.

— Ma foi non, ma tante, risposta la marquise en riant.

(La suite prochainement).

Feuilleton du Pays du Dimanche 10

L'anneau d'argent

En effet, l'état troublé du pays, le manque absolu de communications pouvaient faire redouter une soudaine invasion des soldats de Kléber ou de Marceau, sans qu'on eût la possibilité d'être averti et de faire disparaître la marquise de Lescure, dans une cachette sûre. La moindre maladresse aurait pu faire reconnaître, à l'œil soupçonneux de quelque officier, une femme de haute naissance sous ces vêtements de paysanne, attirer l'attention sur ce charmant visage, sur l'élegance aristocratique de cette taille souple et fine, mal dissimulée sous la bure rustique.

Bientôt, en effet, la marquise devint suffisamment habile dans son nouvel état de métayère pour qu'aucune gaucherie ne vint trahir son

incognito en cas de surprise. Elle apprit rapidement à cueillir, à épucher fruits et légumes, à faire la soupe épaisse et bien graissée. Son plus grand amusement consistait à se mettre à la recherche des œufs frais, que les poules, demi-sauvages et fort rusées, allaient cacher un peu partout où elles trouvaient paille fraîche et mystère suffisant. Elle arriva même à surpasser l'adresse de la mère Fauchard elle-même à retourner l'omelette, en la faisant sauter d'un coup sec donné sur le long manche de la poêle. Et quand elle eut réussi à poser très proprement une belle pièce carrée à la veste du père Fauchard, la bonne femme resta toute ébahie.

— Ce que c'est d'être né noble ! dit-elle naïvement ; on sait tout sans apprendre.

C'est ainsi que la jeune marquise de Lescure, élevée dans une atmosphère de luxe et de raffinements, ayant brillé à la cour de Louis XVI, toujours si entourée d'hommages, sut se plier, avec bonne grâce et simplicité, à toutes les exigences d'une situation si nouvelle pour elle.